

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Page 45 comporte une numérotation fautive: p. 5.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

PREMIÈRE PARTIE.

II

OU IL EST PROUVÉ QU'UN PEU D'AIDE FAIT GRAND BIEN

— Voilà ! monsieur, répondit Madeleine en se levant et s'approchant de lui.

— Voilà votre compte, dit-il ; maintenant faites seller Gabor.
— Gabor ? dit-elle avec étonnement.
— Oui, reprit-il, mon cheval, et que dans cinq minutes il soit devant la porte, je n'aime pas attendre.
— Vous ne passez donc pas la nuit à Ablon, capitaine ? demanda la jeune fille.



Presque aussitôt une portière fut soulevée, un valet parut et annonça la comtesse du Luo et sortit.

— Mon cheval a mangé son avoine ?
— Double ration, ainsi que vous l'avez ordonné.
— Très-bien ! combien vous dois-je ?
— Trois livres tout juste.
— Pour l'homme et la bête ?
— Oui, monsieur.
— Ce n'est pas trop cher en vérité, dit-il en riant.
Il sortit alors de ses grègues une large bourse en cuir fauve et à fermoir d'acier, dont les flancs étaient tant soit peu fiasques, en tira quelques pièces d'argent qu'il aligna sur la table, et, les poussant vers l'hôtesse :

— Dieu m'en garde ! la belle enfant. La nuit est magnifique, la lune dans son plein, j'espère arriver à Paris de bonne heure.
— C'est probable que vous y arriverez, mon capitaine, dit, l'hôtelier en se mêlant à la conversation, mais pour y entrer c'est autre chose.
— Comment, autre chose, fit-il en tressautant.
— Dam, les portes sont fermées.
— Ah ! très-bien, ça c'est une raison.
— Ainsi, vous restez ?
— Moins que jamais.

Et s'adressant au comte qui avait la main sur le loquet de la porte :

— Pardon, mon cavalier, dit-il, un mot, s'il vous plaît.

Le comte se retourna vers lui.

— C'est à moi que vous parlez, monsieur ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur ; mais appelez-moi capitaine comme ce brave homme l'a fait, si cela vous est égal ; j'ai droit à ce titre.

— Capitaine, soit ! Dono, je reprends. Que désirez-vous de moi, capitaine ?

— Voilà qui est mieux, fit le routier d'un air goguenard, un simple renseignement, pas davantage.

— Parlez, capitaine, j'aime les gens d'épée, et si je puis vous être utile...

— Il est probable que si cela vous convient, vous le pourrez, mon gentilhomme.

— J'attends, capitaine.

— M'y voici. Vous allez à Paris ?

— Tout droit, à l'instant même.

— Bon ! Je ne discute pas, car, bien que les portes soient fermées, vous supposez que vous pourrez pénétrer dans la ville ?

— J'en ai la certitude.

— Alors, cela va de soi, mon gentilhomme, s'écria-t-il en bouclant le ceinturon de sa rapière, je pars avec vous, je vous escorterai et, en revanche, vous me faciliterez les voies.

— Permettez, capitaine, répondit Olivier en souriant. A cet arrangement il y a une objection.

— Voyons l'objection ? dit-il en frisant sa moustache.

— Elle est simple.

— Elles le sont toutes, dit le capitaine, voilà le malheur !

— Pour des raisons particulières, je suis contraint de voyager seul.

— C'est-à-dire en bon français que vous refusez ma compagnie ?

— A mon grand regret, capitaine.

— C'est bien, monsieur, la route appartient à tout le monde ; allez de votre côté, j'irai du mien.

Et il salua le comte avec hauteur. Celui-ci lui fit une légère inclinaison de tête et sortit.

Deux minutes plus tard, on entendit le galop pressé de son cheval qui s'éloignait à toute bride.

— Vrai ! vous deviez passer la nuit ici, capitaine ? dit l'hôtelier d'une voix mielleuse.

— Vous croyez ? fit-il d'un air narquois, tout en jetant son manteau sur ses épaules.

— Les routes sont mauvaises à cette heure de nuit.

— Ah ! diable ! fit-il en visitant l'amorce de ses pistolets, vous en êtes sûr ?

— Pardieu ! il ne se passe point de nuit qu'on ne trouve sur la route le cadavre d'un malheureux voyageur.

— Voyez-vous ça ! c'est à faire frémir ! Mon cheval est-il sellé ?

— Il attend votre bon plaisir, pauvre bête.

— Comment pauvre bête ! fit-il en se récriant.

— Dam ! il risque sa vie, lui aussi !

— C'est vrai pourtant. Après tout c'est une chance à courir ! Je risque bien la mienne, moi ! Bonsoir mon maître, et à vous, jeune fille, de doux rêves !

Sur ce, le capitaine se coiffa ornement de son fentre et quitta l'auberge en faisant à chaque pas résonner les molettes de ses formidables épérons.

Le cheval hennit de plaisir en reconnaissant son maître, celui-ci le flatta de la main, le baisa sur les naseaux, puis il se mit en selle, et, rendant la main, il s'éloigna au grand trot.

Cependant, le comte suivait d'un bon pas la route de Paris où il voulait arriver avant dix heures, heure de la fermeture des portes.

Il était huit heures à peine ; il n'y avait que trois lieues à faire tout au plus, donc rien ne le pressait. Cependant, soit pour un motif, soit pour un autre, il ne ralentissait pas le train de sa monture. Le quart avant neuf heures sonnait au moment où il s'engageait dans la rue longue, étroite, triste et boueuse de Villejuif.

— J'ai le temps, murmura-t-il.

Il traversa le village sans s'arrêter ; seulement il mit son cheval au pas pour le laisser souffler. Puis, arrivé sur la déclivité de la montagne, il reprit le grand trot.

La route était déserte ; depuis son départ d'Ablon le comte n'avait croisé ni charrettes, ni piétons, ni cavaliers ; la lune éclairait presque comme en plein jour ; au loin on apercevait à l'horizon briller comme des étoiles falotes les lumières de la grande ville.

Le comte suivait son chemin sans regarder ni à droite ni à gauche ; il pensait.

A quoi ?

Sans doute à des choses bien tristes, car son front était pâle et ses sourcils froncés à se joindre.

Tout à coup, son cheval dont il laissait négligemment flotter les rênes, fit un brusque saut de côté qui faillit le désarçonner.

Olivier releva vivement la tête ; une minute lui suffit pour se rendre compte de la situation dans laquelle il se trouvait.

Il était au pied de la descente de Villejuif ; autour de lui se tenaient, drapés dans des guenilles, avec des airs de capitans, six ou huit drôles à faces patibulaires, armés jusqu'aux dents, et paraissant décidés à lui faire un mauvais parti.

Le combat n'était pas égal. Le comte essaya de parlementer.

— Que me voulez-vous, mes maîtres ? et pourquoi m'arrêtez-vous ainsi sur le pavé du roi ? dit-il d'une voix haute, tout en dégageant doucement ses pistolets des fontes, et la garde de son épée des plis du manteau.

— Pardieu ! répondit en ricanant un des drôles, ce n'est pas difficile à deviner, mon gentilhomme ; nous voulons tout simplement votre cheval, votre manteau et votre bourse.

— Ah ! ah ! fit le comte, vous êtes des voleurs ?

— D'humbles tire-laine, mon gentilhomme ; d'humbles tire-laine, que les tire-soie ont chassé malicement du Pont-Neuf, reprit toujours de son même air narquois le grand drôle qui avait déjà parlé et semblait être le chef de cette honnête compagnie. Ainsi, croyez-moi, exécutez-vous de bonne grâce ; ce que nous vous prendrons ne vous portera pas grand préjudice, tout en nous faisant beaucoup de bien. Sur l'honneur ! nous serions désespérés d'en venir à des extrémités fâcheuses avec vous qui nous semblez un gentil seigneur.

Le comte fit cabrer son cheval.

— Arrière, drôles ! s'écria-t-il d'une voix tonnante, arrière ! ou je vous brûle !

Et il essaya de se lancer en avant, la bride au pommeau de la selle, un pistolet d'une main et l'épée de l'autre.

— Ah ! c'est comme ça que vous entendez la raison, vous ? s'écria le bandit avec fureur. Sus ! mes enfants, à mort ! à mort !

Il se rua, suivi de sa troupe, sur le gentilhomme.

Celui-ci n'était pas une proie facile.

De deux coups de pistolets il avait abattu deux des assaillants et chargeait bravement les autres, l'épée au poing.

Les bandits reconnaissants, mais trop tard, à qui ils avaient affaire, avaient obagné de tactique. Pressés autour du gentilhomme, ils le harcelaient de tous les côtés à la fois, et essayaient de le démonter en tuant ou blessant son cheval, espérant en avoir bon marché ensuite.

La position se faisait de plus en plus critique pour le comte ; la fatigue le gagnait. Quoi qu'il fit, ses ennemis qui connaissaient maintenant la force de ses coups, se tenaient prudemment à distance. Il calculait déjà mentalement combien de minutes il pourrait résister encore à ses adversaires, lorsque tout à coup un bruit semblable au roulement du tonnerre se fit entendre, et une voix stridente cria :

— Tenez bon ! mon gentilhomme, moi voilà !

Et un homme, ou plutôt un démon, tomba l'épée haute au milieu des bandits, en abattit trois en moins d'une minute et frappa les autres d'une si grande frayeur qu'ils s'échappèrent à toutes jambes, en hurlant et se frottant les épaules.

— Je crois que je suis arrivé à temps ? dit paisiblement le nouveau-venu en essuyant sa longue épée à la crinière de son cheval et la remettant au fourreau.

— Eh ! quoi, c'est vous, capitaine ? s'écria le comte avec joie, en reconnaissant sa nouvelle reconnaissance de l'auberge d'Ablon. Eh ! mais, vous m'avez sauvé la vie, tout simplement.

— J'en suis heureux, mon gentilhomme, bien que cela ne soit pas votre faute, dit-il avec rancune.

— Ne m'en voulez pas, capitaine, j'ignorais quel homme vous êtes.

— Le savez-vous davantage à présent ? répondit-il d'une voix railleuse.

— Je confesse mes torts, monsieur. Je suis le comte du Luc de Mauvers ; voici ma main. Accordez-moi votre amitié, et veuillez accepter la mienne.

Le capitaine serra la main d'Olivier avec une certaine hésitation.

— J'accepte votre amitié, monsieur le comte du Luc de Mauvers, dit-il ; je me nomme le capitaine Vatan ; mais, avec votre permission, j'attendrai une nouvelle rencontre, afin de savoir si, au retour de votre amitié, je dois vous accorder la mienne. Monsieur le comte, je vous baise les mains.

Sur ce, il piqua des deux, laissant au milieu de la route Olivier tout défermé, comme on disait alors.

— Il faut à tout prix que je retrouve cet homme, murmura le comte.

Et il reprit au petit trot le chemin de Paris, où il arriva une demi-heure plus tard sans nouvelle aventure.

III

DE QUELLE FAÇON ON ENTENDAIT L'HOSPITALITÉ AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Le comte Olivier du Luc avait quitté le château de Mauvers depuis une heure environ, lorsque deux cavaliers, dont l'un marchait à quelques pas en avant et semblait être le maître de l'autre, apparurent à une portée de mousquet des murailles et firent halte, comme pour se consulter, derrière un bouquet d'arbres.

Ces cavaliers, soigneusement enveloppés dans les plis épais

de leur manteaux, les ailes du feutre rabattues sur les yeux, avaient des façons circonspectes, qui témoignaient de leur désir de ne pas être reconnus. Leurs chevaux mouchetés de boue, jusqu'au ventre, bien qu'ils fussent de race, ne marchaient que difficilement et comme si la fatigue d'une course longue et pénible les accablait.

— Lectoures, demanda le premier, qui était en effet le maître, ou tout au moins le supérieur du second, à quelle distance sommes-nous de Paris ?

— A trois lieues et demie, monseigneur, répondit respectueusement l'autre.

— Trois lieues et demie, répliqua l'inconnu en réprimant un geste de dépit, c'est bien loin, mon ami.

— En effet, monseigneur, surtout avec des chevaux surmenés depuis deux jours, et à demi-fourbus.

— Et pourtant il faut que j'arrive. Que faire ? Ah ! nous ne sommes pas heureux dans notre expédition, mon pauvre Lectoures ; je regrette à présent, quoiqu'il soit trop tard, de ne pas avoir suivi ton bon conseil.

— Ne regrettez rien, monseigneur, reprit l'autre d'un ton qu'il essayait de rendre enjoué. Peut-être Dieu nous favorise-t-il en ce moment même, plus que vous ne le supposez.

— Que veux-tu dire, mon ami ? demanda curieusement l'inconnu.

— Regardez devant vous, monseigneur.

— Eh bien ! je regarde, après ?

— Que voyez-vous ?

— Pardieu, je vois les hautes murailles d'un manoir, qui me semble, autant que j'en puis juger à cette distance, avoir une certaine importance et pourrait à l'occasion, s'il était en bonnes mains, être un excellent poste et opposer une vigoureuse résistance à ceux qui prétendraient et s'en emparer.

— Il est en bonnes mains, monseigneur ; ce manoir est le château de Mauvers, appartenant au comte Olivier du Luc.

— Que me dis-tu là, Lectoures ? s'écria vivement l'inconnu.

— La vérité, monseigneur.

— S'il en est ainsi, nous sommes sauvés ! Le comte du Luc, si j'ai bonne mémoire, est un de nos chauds corréligionnaires ?

— Ajoutez un de vos plus dévoués partisans, monseigneur.

— C'est juste, mon ami ; quoique je ne connaisse pas personnellement le comte du Luc, mon frère Soubise en dit grand bien et l'apprécie fort. Je ne pense pas qu'il nous refuse l'hospitalité ?

— Votre nom, monseigneur, vous ouvrira...

— Halte-là ! Lectoures, mon nom ne doit pas être prononcé en cette affaire ; nous sommes des fugitifs, mon ami, ne l'oubliez pas. Si monsieur de Luynes, qui, grâce à Dieu, nous croit bien loin, nous savait aussi près de lui, il ne se ferait aucun scrupule de nous arrêter ; soyons prudents ! Et quelle que soit la loyauté de monsieur du Luc, conservons strictement notre incognito, jusqu'à plus ample informé.

— Vous avez raison, monseigneur ; n'induisons pas notre prochain en tentation, comme dit monsieur l'évêque de Luçon, d'une voix si onctueuse, répondit Lectoures en riant.

— Cela vaut mieux en effet, reprit l'autre sur le même ton ; je n'éleve aucun doute fâcheux sur l'honneur du comte, mais d'autres que lui habitent son château.

— Et l'appât d'une riche récompense, dans les temps malheureux où nous sommes, métamorphose facilement un honnête homme en coquin.

— C'est cela même.

— Ainsi, nous poussons droit au château, monseigneur ?

— Moi, oui. Quant à toi, descends à ce village qui est là, sur le bord de la rivière, au bas de cette colline et tâche de te procurer un cheval. Si cela n'est pas possible, tu passeras la nuit dans une hôtellerie quelconque, et demain, au point du jour, tu te gliseras inaperçu dans Paris. Tu as mes instructions verbales, de plus, tu es mon frère de lait ; on sait que je n'ai pas de secrets pour toi ; mes amis te feront bonne réception et ajouteront foi à tes paroles.

— Fort bien pour moi, monseigneur ; mais vous, que ferez vous ?

— Moi, je t'attendrai ici, dans ce château, parfaitement en sûreté et prêt à te rejoindre à ton premier signal.

— Cela est, en effet, plus prudent, monseigneur. Donc, je vous quitte ; comptez sur moi : demain avant midi j'aurai vu vos amis et je saurai quel fonds vous pouvez faire sur leurs promesses.

— Attends donc, étourdi, au lieu de t'éloigner ainsi ; d'abord donne-moi la main.

— Ah ! monseigneur, pardonnez-moi, s'écria Lectoures en touchant respectueusement des lèvres la main que lui tendait l'inconnu.

— Allons, enfant, ne sommes-nous pas frères de cœur ? répondit l'autre avec bonté : surtout n'oublie pas que, jusqu'à nouvel ordre, je suis le baron de Sérac !

— C'est entendu, monseigneur : le baron de Sérac, je m'en souviendrai, d'autant plus qu'à ma connaissance ce n'est pas la première fois que vous vous nommez ainsi, dit-il finement.

— Tu es un insupportable bavard, mais un brave cœur, répondit l'inconnu en riant, aussi je te pardonne.

— Merci et au revoir. Bonne chance, monseigneur !

— Bonne chance à toi aussi, mon fidèle ! Surtout ne me laisse pas trop longtemps me morfondre dans ce castel. Tu sais que les environs de Paris ne sont pas sains pour nous en ce moment. D'ailleurs, le temps nous presse.

— Soyez tranquille, monseigneur, je ne perdrai pas une seconde.

L'inconnu fit un léger signe amical de la main et les deux cavaliers se séparèrent, se dirigeant à pas lents, car toute autre allure semblait impossible à leurs chevaux, le second vers le village, dont les lumières brillaient dans la nuit comme des étoiles.

L'inconnu n'alla pas loin sans être subitement arrêté par le : Qui vive ? d'une sentinelle. C'était sur quoi il comptait. Il retint la bride et haussant la voix :

— Hé ! l'ami ! cria-t-il, un gentilhomme de la religion demande à voir M. le comte du Luc, auquel il a certaines lettres à remettre.

— Veuillez attendre un instant, mon gentilhomme, répondit le factionnaire, je vais appeler.

— Soit ! mon ami ; mais je viens de loin ; mon cheval est fatigué, et moi-même j'ai grand besoin de repos.

— Quelques minutes, est-ce trop ?

— Non, pourvu que chacune d'elles ne dure pas un quart d'heure.

Le factionnaire se mit à rire.

Cinq minutes plus tard, une poterne s'entrebâilla, et un homme tout vêtu de noir se glissa par l'interstice. Cet homme était maître Restout, le majordome de Mauvers.

Il salua respectueusement,

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda-t-il.

— Je suis le baron de Sérac, répondit le voyageur, gentilhomme de la religion : je désire avoir entrée au château ; j'ai fait une longue route et je suis porteur de missives importantes.

— Monseigneur le comte du Luc est en ce moment absent de son château ; mais à Dieu ne plaise que les portes en soient fermées à un digne gentilhomme tel que monsieur le baron de Sérac.

Le majordome fit un geste de commandement auquel on obéit aussitôt en baissant le pont-levis.

Le soi-disant baron de Sérac pénétra alors dans la première cour du château où il retrouva le majordome qui, lui, était rentré par la poterne.

Le majordome s'inclina de nouveau, et, après avoir aidé l'étranger à mettre pied à terre :

— Soyez le bienvenu à Mauvers, monsieur le baron, dit-il, et veuillez vous y considérer comme étant dans votre propre domaine.

— Je vous remercie de cet accueil hospitalier, mon maître, répondit le baron, à défaut du comte du Luc, me sera-t-il permis de présenter mes hommages à madame la comtesse ?

— Madame la comtesse est rentrée dans ses appartements, monsieur. En l'absence de monsieur le comte, elle a coutume de ne recevoir aucune visite ; mais tous les désirs de monsieur le baron seront satisfaits.

— Que la volonté de votre maîtresse soit faite en toutes choses. S'il ne m'est pas permis de la voir, puis-je au moins espérer que cette missive lui sera remise ?

Le baron retira alors de son pourpoint plusieurs lettres scellées, selon la coutume du temps, au moyen d'un fil de soie ; il choisit une d'entre elles qu'il présenta au majordome et que celui-ci reçut en s'inclinant.

— Cette lettre sera remise à l'instant à madame la comtesse, dit-il en passant le papier à un valet qui s'éloigna aussitôt. Maintenant, si monsieur le baron daigne me suivre, j'aurai l'honneur de la conduire à son appartement.

— Allons ! répondit l'étranger ; seulement veuillez, je vous prie, tenir la main à ce qu'on prenne le plus grand soin de mon cheval. C'est un animal de bonne race, un excellent coureur auquel j'ai la faiblesse de tenir beaucoup.

— Que monsieur le baron soit tranquille à ce sujet ; nous nous connaissons en bêtes de prix. Quel qu'il soit, l'animal sera parfaitement soigné.

— Alors, mon maître, indiquez-moi le chemin, je vous suis !

Le majordome conduisit le baron à travers plusieurs corridors parfaitement éclairés ; il le fit enfin entrer dans une pièce assez vaste, tendue de tapisseries de haute lisse, garnie d'un lit placé sur une estrade et assez large pour contenir six personnes, et dans l'immense cheminée de laquelle brillait un réjouissant feu de sarments.

Une table était dressée devant la cheminée et chargée à profusion de tous les rafraîchissements nécessaires à un voyageur qui vient de faire une longue route, ou plutôt, pour parler net, d'un splendide et plantureux souper.

L'étranger sourit.

— Voilà une belle hospitalité, dit-il d'un ton de bonne humeur.

— Un hôte est l'envoyé de Dieu, répondit le majordome en s'inclinant respectueusement. Or qu'il y a de meilleur dans la maison qu'il honore de sa présence doit lui être réservé.

— Mon ami, reprit le baron, j'ai un mien valet qui court les champs du côté de Paris, peut-être me viendra-t-il demander ?

— Il sera immédiatement introduit auprès de monsieur le baron, quelle que soit l'heure où il arrive.

— Je ne l'attends que dans un jour ou deux. Mais, dites-moi, l'absence de M. du Luc doit-elle se prolonger longtemps ?

— Nous espérons, cette nuit même, le retour de mon seigneur.

— Fort bien ! au cas où le comte rentrerait effectivement cette nuit et où il témoignerait le désir de me voir, je serai non-seulement prêt, mais encore heureux de recevoir sa visite n'importe à quelle heure.

En ce moment le valet qui avait porté la lettre de l'étranger à la comtesse entra, et après avoir salué profondément :

— Mme la comtesse, dit-il, a reçu la lettre que M. le baron lui a fait l'honneur de lui envoyer. Mme la comtesse adresse à M. le baron ses remerciements les plus sincères pour avoir daigné accepter sa modeste hospitalité. En l'absence de M. le comte du Luc, son mari, Mme la comtesse aura l'honneur de faire visite à M. le baron après son souper, si M. le baron consent à lui accorder quelques minutes d'entretien, avant de se livrer au repos.

— Veuillez, mon ami, répondit le baron, adresser à Mme la comtesse mes plus sincères protestations de respect ; la remercier en mon nom des choses gracieuses qu'elle daigne me faire transmettre, et lui dire que je me tiens respectueusement à ses ordres et serai heureux de lui adresser en personne mes excuses pour le dérangement que ma présence imprévue a causé dans sa noble demeure.

Le valet salua et sortit précédé du majordome.

Le baron, nous lui donnerons jusqu'à nouvel ordre ce titre qu'il lui a plu de choisir, se mit aussitôt à table.

Il mourait littéralement de faim ; depuis l'aube il avait galopé à travers voies et chemins sans songer, ou plutôt sans se donner le temps de s'arrêter à prendre de la nourriture.

Il s'était, avant de s'asseoir, débarrassé de son feutre, de sa rapière et de son manteau qu'il avait nonchalamment jeté sur un meuble.

Le baron de Sérac, ou quelque fût son nom véritable, était un gentilhomme de haute mine qui approchait de la cinquantaine, bien qu'il parût à peine trente-sept ou trente-huit ; sa taille élevée était admirablement prise et proportionnée ; ses manières et ses moindres gestes avaient une élégance suprême qui, quoi qu'il fût, dénotait en lui l'homme de cour. Il avait les cheveux châtain, la peau blanche et fine, légèrement rosée, les dents belles, les lèvres rouges, la moustache coquettement retroussée ; les yeux grands, bien fendus, à fleur de tête, regardant en face, et pleins d'éclairs ; le nez un peu long, la bouche sensuelle et le menton carré, ce qui, avec son front haut et largement échanuré lui formait une de ces physionomies les plus attractives qu'il soit possible d'imaginer ; ses pieds et ses mains étaient d'une petitesse et d'une élégance de forme qui disaient à quelle race pure il appartenait.

Son costume était des plus simples ; mais si simple qu'il fût, il était porté avec un goût délicat ; il y avait un tel parfum de gentilhommerie répandu sur toute sa personne, que, malgré le titre de baron qu'il s'était si modestement octroyé, il était presque impossible, après l'avoir vu pendant quelques minutes, de ne pas le prendre pour un prince voyageant incognito.

Quoi qu'il en fût de ces suppositions plus ou moins justes, le baron soupa de bon appétit et en homme affamé.

Cependant, à peine sa première faim fut-elle calmée, que des pensées sérieuses semblèrent s'emparer de son esprit ; ses

sourcils se froncèrent, ses regards se voilèrent sous l'effort de ses réflexions ; souvent sa fourchette levée pour piquer un quartier de venaison retombait sur son tranchoir sans qu'il s'aperçût qu'il n'avait rien devant lui, son gobelet restait vide.

Enfin, il retira une liasse de papiers d'une poche secrète de son pourpoint, les plaça à côté de lui sur la table, et commença à les feuilleter et à les parcourir, non-seulement avec une profonde attention, mais encore avec une nervosité fébrile qui témoignait de l'intérêt qu'il prenait à cette lecture.

Bientôt les choses en vinrent à ce point, qu'il oublia complètement le souper, pour s'absorber entièrement dans l'étude de ces manuscrits écrits en chiffres pour la plupart et presque illisibles.

Un léger bruit, qui frappa soudain son oreille, le rappela à la situation présente et montra combien, malgré son apparente attention, il était cependant sur ses gardes.

Les papiers réunis en un tour de main disparurent presque aussitôt dans la poche secrète du pourpoint, et le baron se remit bravement à manger et à boire.

Presque aussitôt une portière fut soulevée ; un valet parut, s'effaça contre le chambranle de la porte, annonça la comtesse du Luc, et sortit en laissant retomber la tapisserie derrière lui, aussitôt que la comtesse fut entrée.

Le baron repoussa la table, rejeta la serviette et se leva vivement.

— Madame, dit-il en s'inclinant légèrement, je suis réellement confus...

— De ce que je reçois un gentilhomme de votre mérite avec aussi peu de cérémonie ; monsieur le baron, je viens en personne m'excuser près de vous.

Elle appuya légèrement le bout de ses doigts mignons sur le poing que l'étranger lui tendait, et elle se laissa conduire par lui à un fauteuil placé à la droite de la cheminée et sur lequel elle s'assit.

Le baron se tint respectueusement debout devant elle.

— Monsieur, veuillez vous asseoir, je vous prie ; n'êtes-vous pas ici chez vous ?

Le gentilhomme s'inclina et obéit.

— Monsieur le baron, reprit la comtesse après une légère pause, j'ai pour règle de ne recevoir personne en l'absence de M. le comte, ainsi que mes gens ont dû vous en avertir. Cette règle, je l'ai enfreinte pour vous, monsieur le baron, parce que vous êtes porteur d'une lettre pressante, de l'une de mes amies les plus chères.

— Mlle de Rosny, aujourd'hui duchesse de Rohan, madame, dit le gentilhomme.

— Oui, monsieur le baron ; Jeanne de Rosny et moi nous avons été élevées presque ensemble ; nous sommes liées par la plus sincère amitié ; je connais mon amie, et, en lisant sa lettre, j'ai supposé qu'un gentilhomme qu'elle me recommandait si chaleureusement devait être son grand ami ou lui tenir de fort près.

— En effet, madame la comtesse, répondit l'étranger avec un fin sourire, j'ai l'honneur d'être des plus privés de madame de Rohan, et je puis vous affirmer que je lui tiens de très près.

— Cette assurance était inutile, monsieur le baron, votre lettre d'introduction auprès de moi est fort explicite à ce sujet. Aussi ai-je voulu vous prouver tout le prix que j'attache à la recommandation de mon amie, en vous faisant moi-même, en l'absence de M. le comte du Luc, les honneurs de mon château.

— Je ne sais comment reconnaître, madame, ce grand honneur que vous me daignez faire.

— En acceptant mon hospitalité, monsieur le baron, aussi franchement et avec autant de plaisir qu'elle vous est offerte, pour tout le temps qu'il vous conviendra d'en user.

— Je vous remercie de ces toutes gracieuses paroles, madame ; j'attache un trop grand prix aux faveurs dont vous me comblez pour me rendre importun ; mon séjour dans ce château ne se prolongera pas au-delà de deux ou trois jours.

— Laissez-moi espérer, monsieur le baron, que M. le comte du Luc réussira à obtenir de vous que vous nous restiez plus longtemps.

Le gentilhomme salua profondément cette charmante femme qui semblait si réellement heureuse de l'accueillir, puis il reprit après un court silence :

— M. le comte du Luc est un loyal et brave gentilhomme, madame ; il est fort estimé de tous ceux de la religion ; je sais pertinemment que M. le duc de Rohan, sur les rapports flatteurs que son frère M. de Soubise lui a faits de lui, a grand désir de le connaître.

— L'amitié que M. de Soubise daigne porter à M. du Luc, l'a rendu indulgent pour lui.

— Nullement, madame, M. de Soubise n'a été en tout ceci que l'écho de l'opinion générale des chefs de notre parti ; je regrette que l'absence de M. du Luc me prive de l'honneur de lui présenter mes devoirs.

— Cette absence ne saurait être longue, monsieur ; j'attends monsieur le comte d'un instant à l'autre ; il sera sans doute de retour cette nuit même, et demain, à votre lever, il viendra se mettre à votre disposition.

La conversation continua encore pendant quelques minutes sur ce ton, puis la comtesse prit congé et se leva pour se retirer.

Au bruit du sifflet d'argent, la portière se souleva et ses femmes parurent.

Le baron conduisit respectueusement la comtesse jusqu'au seuil de la porte ; il la salua profondément, et elle sortit après l'avoir remercié de sa courtoisie par un charmant sourire.

Quelques instants après plusieurs valets parurent ; ils enlevèrent la table, remirent du bois au feu, ouvrirent et fermèrent les fenêtres pour changer l'air, remplacèrent les flambeaux et, après avoir placé sur un meuble, au chevet du lit, un vase contenant un mélange de vin et de miel dans lequel trônait une branche de romarin et qu'on nommait à cette époque le coup du soir, ils se retirèrent, non sans s'être auparavant informés si l'étranger avait encore besoin de leurs services.

Celui-ci les remercia et demeura seul.

Mais au lieu de se livrer au sommeil, il endossa une magnifique robe de chambre de brocart, posée sur une chaise à la portée, s'installa commodément auprès du feu, et reprit l'occupation que l'entrée de la comtesse avait interrompue, une heure auparavant.

Plusieurs heures se passèrent ainsi, pendant lesquelles le baron de Sérac compulsait des papiers, les mit en ordre et écrivit plusieurs lettres, la plupart en chiffres ; enfin, vers quatre heures du matin, accablé par ce travail qu'il n'avait pas interrompu une seconde, il se décida à prendre quelque repos. Il forma une liasse de tous ses papiers, la glissa sous son chevet, et, après avoir placé son épée et ses pistolets à portée de sa main, au cas peu probable d'une alerte, il se coucha.

(A CONTINUER.)

(Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE III.

EN WAGON — (Suite.)

— Bien ! bien ! fit la Sibérienne en se rassoyant près de la jeune fille, je savais que ta grande âme ne reculerait pas devant les périls d'une aussi sainte mission ; mais, Fœdora, les mots ne suffisent pas, il faut agir.

— Oui, poussons à la roue de toutes nos forces ; tu as l'expérience et tu seras le conseil. Qu'avons-nous à faire ?

— Beaucoup, chère sœur, activer le zèle de nos sociétés secrètes, multiplier les autres, assembler la commission centrale d'exécution, établir une imprimerie clandestine plus active, harceler la police, répandre jusque dans le palais des proclamations incendiaires, agir sur tous les points à la fois, en Russie, en Pologne, en Allemagne, en France, en Suisse, en Angleterre, de manière à ce que toute la presse s'occupe de nous, que ce qu'on appelle les conservateurs prennent peur, que les gouvernements s'exagèrent notre force. Quand les indécis, les poltrons, c'est-à-dire la grande majorité des hommes, nous croiront une puissance formidable, occulte, mystérieuse, rayonnant partout et n'ayant de centre nulle part, les adhésions arriveront en foule. L'opinion se prononcera pour nous, nous serons les maîtres.

— Tu es une femme hors ligne, s'écria la comtesse ; moi qui ne crois plus à rien je crois à ton génie ; parle, j'obéirai. Que faut-il faire tout d'abord ?

— Nous entourer de gens actifs, zélés, intrépides, fanatiques s'il est possible, ou simplement ambitieux.

— Dans ce dernier cas, ils ne travailleront que pour eux. La Sibérienne sourit.

— Ils le croiront, dit-elle, nous les laisseront aller tant qu'ils vous seront utiles ; quand nous n'aurons plus besoin d'eux, on les brisera.

— As-tu quelques personnes en vue ?

— Cinq ou six, c'est plus qu'il ne faut pour former un noyau directeur à Pétersbourg.

— Des étudiants et des étudiantes ?

— Non, ceux-là ne seront que les enfants perdus, excellents pour faire du bruit, lancer des pétards dans les rues, faire des manifestations, des machines à bruit, pas davantage ; nous en avons suffisamment dans les phalanstères et dans les écoles. Nous les ferons agir par leurs chefs de section, mais ils ne doivent pas connaître le comité directeur.

— De qui se composera ce conseil suprême ?

— D'une dizaine de personnes au plus ; toi et moi d'abord, puis quelques autres que je te ferai connaître d'ici à quelques jours.

— Le Français dont tu m'as parlé en fera-t-il partie ?

— Je l'espère, mais n'en suis pas encore sûre ; dans tous les cas, nous allons le faire revenir à Pétersbourg, il a fait ses preuves à Paris, il nous sera utile pour la correspondance étrangère,

— Tu sais qu'il est établi à Moscou ?

— Parfaitement, mais je compte sur toi pour nous le ramener.

— Sur moi ?

— Certainement. Ton cher tuteur est intimement lié avec le ministre de l'instruction publique, tu lui exprimeras le désir de continuer à prendre des leçons de français avec ce Brémoud, qui a une excellente méthode ; le général te fera des objections ; s'il le faut, tu bouderas, tu pleureras même, il sera vaincu.

— S'il ne s'agit que de cela, la chose est certaine, reprit la comtesse ; mais l'Excellence ministérielle ?

— Ton tuteur est trop bien auprès de l'empereur pour qu'elle ose résister ; si par hasard elle faisait trop la difficile, nous lui ferons signifier un ordre.

— Par qui ?

— Par sa Majesté Alexandre II en personne, et ce ne sera pas, je l'espère, le dernier service que notre vénéré tzar rendra à la cause nihiliste, au triomphe de laquelle j'entends qu'il travaille, lui aussi, dans la mesure de ses moyens.

— Tu es décidément un démon, fit la belle comtesse en éclatant de rire à l'idée d'avoir l'empereur pour complice.

En ce moment, un coup de sifflet interrompit la conversation des deux conspiratrices et le train, ralentissant graduellement sa vitesse, s'arrêta devant la station centrale de Bologowsky, qui est la halte principale entre Moscou et Pétersbourg.

Presque aussitôt le wagon s'arrêta vis-à-vis d'un buffet étincelant de lumière et abondamment servi, vers lequel se précipitèrent les voyageurs, les uns pour faire un souper substantiel, les autres pour se distraire en buvant, à petites gorgées, l'excellent thé venu de Chine par les caravanes et fumant dans les lourds samavars de cuivre.

— Quelle cohue ! s'écria la comtesse, qui avait écarté les rideaux de son vasistas et s'en servait pour frotter la glace couverte d'une épaisse cristallisation formée par le givre ; je crois, en vérité, que tout le monde étudiant de Pétersbourg s'est donné rendez-vous à Moscou.

— Il m'a bien semblé y reconnaître quelques jeunes gens, répondit la Sibérienne ; cependant je n'y ai vu aucun de nos « importants. »

— Oh ! ceux-là, fit Fœdora en riant, ne se dérangent pas pour si peu, ce sont des conspirateurs de salons, où ils affectent des airs mystérieux uniquement destinés à attirer l'attention sur leur vanité et nullité ; quinze degrés de froid tempèrent singulièrement les ardeurs de leurs patriotisme.

— Ceux-ci ne sont pas si frileux, reprit la Sibérienne en montrant un groupe d'étudiants portant, en guise de manteaux fourrés, des capotes grises usées jusqu'à la corde, et d'étudiantes, dont le chapeau de paille, vraiment dérisoire par cette température hivernale, cachait à peine les traits maigres et pâles bleuis par le froid.

— Pauvres malheureux, ils font triste figure à cette heure sur la neige, soupira la comtesse.

— Je les plains, mais je les admire, fit Nadiège ; car, s'ils souffrent, ils sont grands dans leur infortune ; sous leurs haillons, ils ont un cœur, et dans ce cœur des aspirations à la liberté, des élans nobles et patriotiques, ils sont une protestation vivante contre la tyrannie égoïste, un acte d'accusation sublime lancé contre les lois qui nous régissent encore. Oh ! quand donc le peuple comprendra-t-il notre appel, se lèvera-t-il à notre voix ?

Malgré le froid, Fœdora, cédant à un mouvement de curiosité, venait d'abaisser la glace qu'en dépit du frottement elle n'était pas parvenue à rendre transparente et, pour mieux voir, elle se pencha en avant.

Une bouffée d'air glacé la frappant au visage la força pour-

tant à se retirer bien vite, et elle allait refermer le wagon déjà refroidi, quand Nadiège, placée derrière elle, poussa un cri d'effroi, qui fit aussitôt retourner la comtesse.

— Qu'est-ce ? qu'arrive-t-il ? demanda celle-ci tout émue.

— Je n'en sais vraiment rien, répondit la Sibérienne avec colère, en se rapprochant vivement de la glace ; un mulâtre m'a lancé une boule de neige au visage ; si je puis l'apercevoir, j'en vais le faire prendre par la police.

Mais elle eut beau regarder, elle ne parvint pas à distinguer le coupable, perdu dans la foule des voyageurs qui se dirigeaient vers le buffet.

— Es-tu blessée, sœur ? demanda Fœdora.

— Blessée ! non, mais grossièrement insultée, fit celle-ci. Où donc est le projectile ? Il faut le jeter bien vite sur la voie, autrement il va fondre et mouiller les tapis.

— Le voici, s'écria la jeune Russe, en montrant un paquet blanc à l'autre extrémité du wagon, mais ce n'est pas de la neige.

— Que veux-tu donc que ce soit ?

— Du papier, une grosse boule de papiers froissés.

— La plaisanterie n'en est pas moins fort sottise, reprit Nadiège toujours irritée.

— Il y a quelque chose dedans, continua Fœdora en dépliant du bout des doigts quelques feuilles froissées, peut-être un de ces pétards explosibles dont mon tuteur nous parlait, peut-être.... et elle laissa retomber la boule avec effroi.

Moins timide la Sibérienne s'était déjà emparée d'une des feuilles éparées et la rapprochant de la lampe.

— Bravo ! Bravo ! s'exclama-t-elle soudain, c'est un commencement.

— Le commencement de quoi ?

— Une proclamation nihiliste, écrite à la main ; donne le paquet. Voilà un nouveau genre de propagande auquel je ne m'attendais pas. Examinons cela.

Curieuses de connaître le contenu de cet aérolithe révolutionnaire, les deux voyageuses écartèrent le rideau qui voilait la lumière de la lampe et s'assirent auprès de la table, sur laquelle elles ouvrirent le paquet.

Il y avait un peu de tout ; des proclamations manuscrites, un numéro de la fameuse gazette secrète « Terre et liberté », grossièrement imprimée avec des têtes de clous, une brochure de Genève sur papier très-fin, une autre du comité de Londres, un compte-rendu de la fête du professeur Tcho-to-Koy, encore humide et sortant d'une presse clandestine, avec la reproduction des discours prononcés dans le banquet, mais ne portant aucun nom et évidemment communiqués à l'avance par leurs auteurs au comité chargé d'en répandre, en Russie, de nombreux exemplaires.

De la colère Nadiège avait passé à l'enthousiasme, ses mains tremblaient de plaisir et ses yeux devaient avec une expression de haine triomphante ces documents incendiaires remplis d'outrages contre le gouvernement, de calomnies ignobles, de satires sanglantes, et en même temps de théories extravagantes empreintes d'un mysticisme si étrange, qu'elles en étaient pour ainsi dire incompréhensibles.

Tout ce fatras républicain était difficile à lire et trahissait une singulière ignorance des langues russe, anglaise et française, dans lesquelles il était rédigé ; mais la Sibérienne ne voyait en cela qu'une arme de guerre, qu'un moyen d'arriver à sa vengeance et, d'après son principe que tout est bon qui peut servir, elle approuvait sans restriction.

Naturellement sa compagne partageait son enthousiasme

volentiers même elle eût employé fidèlement le temps de la hâte à dépouiller ce singulier courrier, si Nadiège, qui avait ses raisons pour remettre à plus tard cette lecture, ne lui eût proposé de descendre avec elle pour se mêler aux voyageurs entassés dans le buffet.

Enveloppées toutes deux dans leurs pelisses suspendues dans le cabinet qui précède la plateforme à laquelle aboutit l'escalier par lequel on descend commodément sur la voie, et le capuchon suffisamment rabattu pour cacher leurs traits, les deux amies se dirigèrent vers le buffet où, grâce à un rouble papier habilement glissé dans la main d'un garçon, celui-ci leur procura une petite table isolée au fond de la grande salle remplie de fumeurs, de promeneurs ou de soupeurs, et au centre de laquelle un groupe d'une douzaine d'officiers, à bottes éperonnées et à grands sabres, causaient bruyamment en absorbant des tranches de jambon arrosées d'eau-de-vie et de vin de champagne, non sans lancer des regards à la fois méprisants et sardoniques sur une douzaine d'étudiants râpés et d'étudiantes à lunettes blanches, debout outre cette table et celle où les deux femmes avaient pris place.

La position qu'occupaient ces dernières était parfaitement choisie pour observer sans attirer l'attention ; elles se firent servir du thé, quelques assiettes de ces gâteaux ou piroguis, accompagnement nécessaire d'un souper frugal, et purent, tout à leur aise, étudier les physionomies des personnes réunies par le hasard du voyage.

Pour un curieux il y avait là ample matière à faire des observations, et quelqu'un qui eût remarqué avec quelle activité Nadiège, tout en donnant à son visage l'apparence de la plus complète indifférence, dirigeait son lorgnon sur toutes les tables, le soin qu'elle mettait à écouter de toutes ses oreilles, afin de saisir au vol des lambeaux de conversation, et la rapidité avec laquelle elle écrivait à chaque instant quelques mots au crayon sur un petit carré de papier, aurait facilement reconnu que son but principal, en se plaçant dans cet angle, était bien moins de prendre du thé que des notes.

Moins occupée que sa compagne, Fœdora regardait aussi et de temps en temps faisait à voix basse des observations auxquelles Nadiège se contentait de répondre par un sourire furtif ou un monosyllabe distrait.

Deux groupes attiraient, on peut dire captivaient toute l'attention de la Sibérienne : celui des Officiers et celui des Nihilistes. On parlait haut dans le premier, et avec un singulier sans-gêne du Jubilé du professeur, sur lequel un vieux colonel, dont le visage enflammé, presque apoplectique, témoignait l'abus ordinaire des liqueurs fortes, contait des anecdotes peu flatteuses pour son caractère.

Les officiers riaient avec affectation de ce fameux réformateur qui, après avoir déblatéré contre le gouvernement, passait sa nuit à la soirée de Son Excellence, à promener dans les salons sa croix toute neuve et à témoigner de son amour ardent pour le gouvernement.

Les Nihilistes écoutaient ou parlaient à voix basse, avec animation, et une sorte de colère concentrée, se contenant parce qu'ils se sentaient les plus faibles, mais lançant à la dérobée du côté des provocateurs des regards empreints d'une haine profonde.

De temps à autre, quelques-uns des étudiants se détachaient du groupe, traversaient la salle comme s'ils eussent eu une affaire qui les appelait au dehors, frôlaient les tables, sortaient, reentraient, et venaient reprendre leur place, en faisant un signe presque imperceptible, qu'accueillaient les sourires pincés des lunettes bleues.

— Remontons en wagon, dit tout-à-coup Nadiège en se retournant, je crois avoir trouvé ce que je cherchais.

Fœdora ne comprit pas, mais se leva ; du reste la cloche sonnait en ce moment le départ.

— Tiens-toi à côté de moi, dit Nadiège, et, quand je te toucherai le coude, regarde bien l'étudiant qui sera le plus près de toi. Son costume me prouve qu'il appartient à l'Université de Pétersbourg, il y retourne sans doute. Il faut l'y retrouver, viens.

Elles traversèrent obliquement la salle et passèrent au milieu du groupe des Nihilistes, mais la Sibérienne ne fit pas le signal convenu.

— Eh bien ? demanda la comtesse.

— Il n'est plus là, répondit Nadiège, je ne comprends pas ce qu'il est devenu. Passons devant la table des officiers, je tiens à voir en face ceux qui nous tournaient le dos.

— Curieuse.

— J'aime à connaître mes amis et ennemis, cela peut servir.

— Ah ! juste, en voici un de notre connaissance, le prince Abrinsky.

— Le flacon aux mille parfums, quel fat !

— Et à côté de lui, Théodore Ouglikof.

— Le comte maquignon, les deux font une belle paire de nullités ; tiens, le voici.

— Qui ?

— Mon étudiant, regarde devant toi, en capote bleue, derrière ces deux officiers supérieurs qui sortent ensemble.

— Eh ! mais, que fait-il donc ? Je l'ai vu mettre la main dans la poche du...

— Chut ! fit Nadiège en serrant vivement le bras de son amie.

Au même instant l'étudiant se retournait vivement et partait dans une autre direction. Fœdora eut tout le temps de le bien examiner. Sa personne ne méritait pas franchement tant d'honneur, petit, d'un blond fade, avec une large cicatrice sur les sourcils, ses traits avaient un caractère de russ et de dureté à la fois, et ses yeux gris brillaient d'une joie méchante. Il fit vingt ou trente pas, tourna de nouveau sur ses talons et regarda autour de lui.

Fœdora remarqua qu'il tenait à la main un petit paquet blanc semblable à celui qu'elle avait ramassé dans le wagon ; il passa entre deux vieilles dames qu'il boulevola, probablement par mégarde, car il porta la main à sa casquette pour s'excuser ; mais alors il ne tenait plus rien.

(A CONTINUER).

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.60 — SIX MOIS..... \$0.70

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 25 par cent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Botte 1896, B. de P., Montréal.

69, Rue St. Gabriel